

Foto: C. Kurt

**Q**uatre initiales que l'on retrouve presque toujours sur la branche supérieure des crucifix de nos maisons et des croix des cimetières. Depuis mon plus jeune âge, on m'avait appris que ces initiales recouvraient le sens de «**J**ésus de **N**azareth, **R**oi des **J**uifs», en latin (qui ne connaît pas la lettre J), cela donne «**J**esus **N**azarenus, **R**ex **J**udaeorum», qui est exactement le «**I.N.R.I**» de nos calvaires.

En lisant l'Evangile de Jean qui est le seul à nous parler de ce «titulus», on découvre qu'il a été composé par Pilate, et qu'il a été écrit en trois langues: Hébreu, Grec et Latin. (Jn 19,19-20)

Pilate, étant procureur romain de la Judée, tenait à faire valoir le droit de l'empire à punir tous les récalcitrants, les esclaves en fuite et tous les

révoltés contre la «Pax Romana». Cela devait servir d'exemples et montrer l'inflexibilité romaine.

Jésus était-il un révolutionnaire? C'est en tout cas de cette façon que les grands-prêtres du Temple de Jérusalem le lui avaient présenté en ajoutant: «*Si tu le relâches, tu n'es pas l'ami de César!*» Pilate, tout procureur qu'il soit, pouvait craindre cette menace qui aurait eu pour effet de déstabiliser complètement non seulement sa carrière, mais sa crédibilité et peut-être même sa propre vie.

J'ai devant les yeux cette immense peinture sur le mur du chœur de la chapelle de Clairefontaine. Pour accomplir cette peinture, l'artiste luxembourgeois, Nicolas Brücher (1874-1957) a dû s'imprégner profondément de la culture religieuse de la fin du 19<sup>e</sup> et début du 20<sup>e</sup> siècles; la façon fort théâtrale de présenter la passion du Christ où il combine



très bien le geste de Marie au pied de la croix, de l'apôtre bien-aimé qui soutient celle qui vient de devenir sa mère, le coup de lance entre les côtes de la droite de Jésus, et les anges dans le ciel qui sont déjà signes de l'entrée en gloire du Christ jusque dans le triangle trinitaire de la gloire de Dieu. A l'arrière-plan, sous un ciel orageux, nous pouvons distinguer les bâtiments de Jérusalem. Et la croix, immense et bien équarrie, presque cirée ou vernie, est plantée, droite, dans le sol caillouteux du Golgotha.

Que nous sommes loin de l'expressionnisme du retable d'Issenheim peint par Mathias Grünewald (15<sup>e</sup> siècle), comme de la plupart des représentations

Autre allégorie retenue pas la tradition : cette eau jaillie du Côté du Christ en croix, rappelait l'eau jaillie du Rocher au désert de l'Exode, quand Moïse avait frappé le rocher en Horeb, à Raphidim lorsque les Hébreux avaient cherché querelle à JHWH. C'est l'épisode appelé par Moïse « Massa et Mérïba » (Tentation et querelle). St Paul utilise cette allégorie en 1 Co 10, 4.

Juste en-dessous de ce ciel de la Trinité et des anges, il y a l'écriteau, ce titulus en trois langues que Pilate a voulu fixer au-dessus de la tête du Crucifié et qui forme la quatrième branche des croix romaines.

Les chemins de croix de nos églises ont souvent oublié la façon romaine de crucifier leurs victimes.

## I.N.R.I.

des souffrances du Christ ! Ici, pas de contorsions, pas de membres tordus. Il n'y a de sang que celui qui coule des plaies de Jésus.

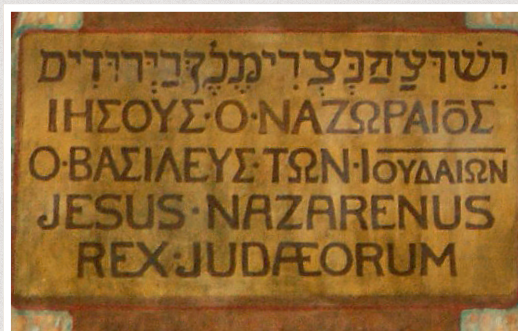
Il se dégage du tableau une paix extraordinaire, un sens ineffable de l'offrande de Jésus à l'humanité, un Jésus déjà exalté par les anges dans le ciel. Et la Colombe de la paix plane entre la Croix et le Triangle marqué du Tétragramme divin, IHWH, d'où descendent les rayons lumineux de la gloire divine. Seule parmi les quatre personnes au pied de la croix, Marie-Madeleine semble éplorée, se tenant la tête entre les mains.

Je me disais : Ce centurion romain a vraiment cherché la difficulté en plantant sa lance entre deux côtes du côté droit, alors qu'il aurait pu viser vraiment le cœur. Puis je me suis souvenu du prophète Ezéchiel (47,1) : « Or de l'eau sortait du côté droit du Temple, au sud de l'autel ». Pour le peintre, le Jésus en croix était déjà devenu le vrai Temple ! La prophétie d'Ezéchiel se poursuit en disant que cette eau, jaillie du côté droit du nouveau Temple devient rapidement un grand fleuve qui arrose toute la terre et dont les rivages produisent des fruits abondants qui rassasient toutes les personnes qui les mangent.

Mieux encore, l'auteur du quatrième Evangile fait ici une référence implicite au chapitre 2,21-23 de la Genèse lorsque IHWH-Elohim fait naître Eve du côté d'Adam, après l'avoir plongé dans un sommeil léthargique (en hébreu = la tardémah). Une fois de plus, l'évangéliste privilégie la métaphore aux faits bruts. Et les Pères de l'Eglise, avec tous les mystiques qui se sont succédé dans l'histoire, ont fait le lien avec l'eau et le sang des sacrements de baptême et de l'eucharistie. L'Eglise était née du côté ouvert par la lance du soldat. De là aussi est né le culte du Cœur de Jésus.

En fait, le condamné ne traînait pas toute la croix, mais seulement la traverse (Stauros en grec et Patibulum en latin) qui pesait tout de même une trentaine kilos. Le centre de ce patibulum était creusé d'une mortaise rectangulaire.

Le Golgotha (Ghibéa en hébreu, calvariae locus en latin = lieu du crâne, probablement à cause de sa forme. Une légende racontait que c'était là que reposait le corps d'Adam), les Romains en avaient fait le lieu du supplice de leurs condamnés, pas loin de Jérusalem. Ils y avaient planté des poteaux, solidement fichés en terre. Comme des troncs d'arbres, mal équarris, qui devaient avoir servi maintes fois. Le bout supérieur de ces poteaux était terminé par un tenon. Le supplicié était d'abord étendu par terre, les bras allongés sur le patibulum où il était solidement garroté par des cordes et parfois des clous. Ensuite cette traverse, avec son condamné, était soulevée par les soldats et engagée dans le tenon qui surmontait un de ces poteaux. Le supplicié pendait ainsi à quelques pieds du sol et sa mort survenait, non pas tant à cause des blessures, mais par asphyxie, qui arrivait parfois plusieurs jours après. L'évangéliste raconte qu'étant donné qu'on arrivait à la Pâque, et pour que les corps ne restent pas là durant la fête, ils demandèrent à Pilate que les corps ne restent pas là et qu'on abrège leurs





souffrances, ce que les soldats firent en leur brisant les jambes.

Mais pour Jésus, la mort vint très rapidement, à cause des mauvais traitements reçus auparavant, notamment la flagellation et la couronne d'épines. Jésus n'eut donc pas les membres brisés. Autre symbole retenu pas l'Evangile: l'agneau pascal ne devant pas avoir les os brisés. (Ex 12,46) Etonnement de Pilate et coup de lance du soldat romain.

Dès que la croix était ainsi dressée, on y appliquait, au-dessus de la tête, l'écriteau de la condamnation, qui formait donc la quatrième branche. Et on lit dans l'Evangile de Jean que les grands-prêtres de Jérusalem sont allés trouver Pilate pour qu'il change ce Titulus en lui disant: (Jn 19,21) «*Il ne fallait pas écrire 'Roi des Juifs', mais que cet individu s'est prétendu le Roi des Juifs*», à quoi Pilate aurait répondu: «*Ce que j'ai écrit est écrit*», marquant ainsi sa volonté d'en finir définitivement avec cette affaire qui l'importunait grandement.

Encore une fois, l'évangéliste fait référence à un texte du Premier Testament, dans le livre d'Esther (8,8) où le roi Xerxès déclare: «*Un texte qui a été écrit au nom du roi et cacheté par l'anneau royal, il est impossible de le révoquer!*»

Dans son livre «Un homme nommé SALUT» (Ed. O.E.I.L. 1986), (avant-propos, p.11), Jacqueline Genot-Bismuth, professeur en Sorbonne de philosophie hébraïque, commente une prophétie d'Isaïe (26,1-3): «Cette prophétie nous livre peut-être la clef de cette énigmatique appellation de Jésus 'Jéshuah ha-Notzri'; en ce cas **pas du tout Jéshuah de Nazareth**, mais 'salut protecteur' ou encore 'salut le protégé, l'agréé'. Ainsi donc, chez Isaïe déjà, se voit en filigrane suggérée l'assimilation du salut à venir (*yeshu'a*), forteresse de la foi, au *Yeshu'a* de l'histoire, abatteurs des fausses certitudes des remparts de Jéricho...»

Pourquoi la plupart des historiens refusent-ils de traduire par «de Nazareth»? Et même nos bibles comme la TOB et la Bible de Jérusalem écrivent le Nazaréen ou Nazôréen. Tout simplement parce qu'aucune cité ou agglomération appelée Nazareth ne semblait exister du temps de Jésus. Il s'agissait probablement d'une simple Tour de Garde entourée de quelques cabanes de bergers. Aucun charpentier ou menuisier n'aurait pu s'installer là et y travailler pour y gagner sa subsistance.

Ajoutons que le mot Notzri peut dériver aussi du mot «Nazîr» qui signifie «Consacré à Dieu par un vœu» (Cf. Nb 6,13-21) comme l'avaient été Samuel et Samson. Les historiens pensent que la première communauté judéo-chrétienne, animée par celui qu'on appelait 'Jacques, le frère du Seigneur', avait reçu le nom de 'Nazôréens' ou 'Nazaréniens'. Lors de la prise de Jérusalem, ils auraient émigré vers le Nord de la Syrie et auraient été les ancêtres des chrétiens assyriens et, par une ironie de l'histoire,

ce sont les écrits de ces chrétiens, appelés alors Nestoriens, qui auraient été à l'origine de la conversion de Mahomet et de la révélation du Coran (première version).

Mais nous ne sommes pas au bout de nos surprises. En déchiffrant le texte hébreu de ce Titulus, Chalom Ben Chorin (journaliste austro-israélien 1913-1999) a fait une découverte intéressante. Il écrit, dans son beau livre 'Mon frère Jésus' (p.205): «*Si nous voulions reconstituer ici l'inscription en hébreu, nous pourrions envisager, en faisant volontairement une allusion au tétragramme IHWH – les quatre consonnes du nom de Dieu – la formule Iéshu' Hanotsri W(u)meleh Haiéhudim . Une fois de plus, le point de vue hébraïque s'est trouvé occulté par une expression étrangère. La responsabilité n'en incombe pas à Pilate, mais au narrateur, appartenant en l'occurrence à une tradition ébionite primitive, d'origine judéo-chrétienne. «La clique (c'est-à-dire les grands-prêtres de Jérusalem) proteste contre ce titulus, non seulement pour la proclamation – même si elle est ironique - de la royauté de Jésus, mais aussi peut-être pour la profanation du tétragramme, les deux étant d'ailleurs liées.»*

Chers amis lecteurs, je termine ici ces quelques considérations sur le titulus de la croix de Jésus. Lorsque vous rencontrerez, à la croisée de vos chemins ou lors de vos visites au cimetière, des croix de toutes grandeurs et de toutes matières, ou simplement en regardant les crucifix de votre maison, souvenez-vous des initiales que vous y lirez: I.N.R.I et rappelez-vous ce que ces 4 lettres signifient et surtout symbolisent: «Un jour, il y a de cela 2000 ans, un Homme que tous appelaient le Nazôréen s'était laissé condamner au pire des supplices simplement par amour pour la vérité, pour rester fidèle à cette Bonne Nouvelle qu'il apportait à tous: «Dieu, mon Père – qui est aussi votre Père - vous aime!» Et son Père, qui est aussi le nôtre, «ne l'a pas laissé voir la corruption» (Act 2,27): il lui a rendu vie, il l'a «suscité à nouveau», autrement dit ressuscité, ce qui veut dire qu'il a fait entrer I.N.R.I dans IHWH.

Le scientisme du siècle 'dit des lumières' a essayé de nous faire croire, jusque dans nos écoles maternelles et primaires, qu'il n'y a de vrai que ce qui est réellement prouvé, saisi par l'intellect, scientifiquement établi par des expériences renouvelables.

Mais cette façon de voir n'est acceptée que dans nos langages occidentaux. Dans l'esprit sémitique que nous livre la Bible, tout est à interpréter avec le langage du cœur! Les symboles, les métaphores, les paraboles, les «midrashîm» sont aussi et même plus vrais que les réalités tangibles. Et la croix, que les premiers chrétiens n'osaient pas représenter, tellement elle leur était objet d'horreur, est devenue, symboliquement objet de salut, arbre de vie, source de toute grâce.

Frère Gaston, scj.